

Jeudi 11 octobre

Il navigua à l'ouest-sud-ouest. Ils eurent une mer plus grosse que tout ce qu'ils avaient pu voir pendant leur voyage. On aperçut des pétrels et un jonc vert qui passa tout près d'un navire. Les hommes de la caravelle *Pinta* virent aussi un roseau et un mât. Ils purent mettre la main sur un autre mât plus petit, qui semblait travaillé avec des outils en fer, en même temps que sur le bout de roseau, une autre herbe qui ne pousse que sur la terre et une petite planche en bois. Ceux de la caravelle *Nina* virent à leur tour des objets qui indiquaient la proximité de la terre, ainsi qu'une branche couverte de coquillages. Tout le monde en respira mieux et se réjouit à la vue de ces indices.

Ce jour-là, ils firent 27 lieues jusqu'au coucher du soleil. A partir de ce dernier moment, il se remit à naviguer sur sa route à l'ouest, Ils firent à peu près 12 milles à l'heure : jusqu'à deux heures après minuit, ils avaient fait à peu près 90 milles qui sont 22 lieues et demie. Et comme la caravelle *Pinta* était plus rapide et allait au-devant de l'amiral, elle découvrit la terre et fit les signaux que l'amiral avait ordonnés.

Celui qui avait été le premier à apercevoir la terre était un marin du nom de Rodrigo de Triana. Cependant, l'amiral lui-même avait vu des lumières, vers 10 heures du soir, pendant qu'il se tenait au château de la poupe. Il est vrai que tout était tellement obscur qu'il n'aurait pu affirmer que c'était vraiment la terre. Il appela cependant Pedro Gutiérrez, valet de chambre du Roi, en lui disant qu'il lui semblait voir une lumière et en lui demandant de l'examiner à son tour ; et en effet celui-ci se mit à scruter l'horizon et vit aussi ladite lumière. Il l'avait annoncée aussi à Rodrigo Sanchez de Ségovie, que le Roi et la Reine avaient envoyé en expédition, en qualité de commissaire payeur ; mais celui-ci n'en avait rien vu, parce qu'il ne se trouvait pas alors dans un endroit d'où l'on pût voir.

Après que l'amiral l'eut signalée, on vit encore une ou deux fois cette même lumière. C'était comme une petite chandelle de cire, qui s'élevait et s'abaissait, et peu de gens l'eussent prise pour un indice de la proximité de la terre ; cependant, l'amiral ne doutait pas qu'il devait se trouver dans son voisinage. C'est pourquoi, après avoir dit le *Salve Regina*, que tous les marins avaient l'habitude de dire et de chanter à leur manière, tous en cœur, ce qui fait qu'ils se trouvaient tous réunis à ce moment-là, l'amiral leur demanda et enjoignit de faire bonne garde au gaillard d'avant, et de bien examiner l'horizon, pour apercevoir la terre. Au premier qui dirait qu'il voyait la terre, il promit de lui donner un pourpoint de soie, sans préjudice des autres récompenses que les Rois avaient promises (il s'agissaient d'une rente perpétuelle de 10 000 maravédis, pour celui qui verrait la terre en premier).

On avait aperçu la terre vers 2 heures après minuit, à une distance d'environ 2 lieues. Tous les navires amenèrent les voiles et restèrent seulement avec le tréou, qui est la grande voile sans bonnette. Ils se mirent ainsi en panne et restèrent sur place jusqu'à vendredi matin : ils arrivèrent alors à une petite île des Lucayes, qui s'appelle Guanahani dans la langue des Indiens.

Ils y aperçurent tout de suite des hommes nus. L'amiral sauta à terre avec une barque armée, en même temps que Martin Alonso Pinzón et son frère Vincent Yañez, qui était capitaine de la *Nina*. L'amiral déploya la bannière du Roi, et les deux capitaines, les deux bannières de la Croix Verte, que l'amiral avait prises pour signe distinctif de chaque navire, et qui portaient un F et un Y, avec une couronne au-dessus de chaque lettre et le signe de la croix entre les deux initiales couronnées. Une fois à terre, ils virent des arbres d'un vert très fort, et des cours d'eau et des fruits de toutes sortes. L'amiral appela les deux capitaines, ainsi que les autres hommes qui avaient sauté à terre, avec Rodrigo de Escoveda, notaire de l'expédition, et Rodrigo Sanchez de Ségovie. Il demanda à ces derniers de lui rendre foi et témoignage légal de la prise de possession de cette île, en présence de tout le monde ; et il en prit possession effectivement, au nom du Roi et de la Reine ses seigneurs, avec toutes les formes de rigueur en pareille occasion, comme on peut le voir de façon plus détaillée par les documents qui furent établis à ce propos. Bientôt, les indigènes accoururent de toutes parts autour d'eux. Ce qui suit est écrit textuellement par l'amiral lui-même, dans son livre de la première expédition et découverte de ces Indes-ci.

« Je m'efforçai, dit-il, de gagner leur amitié, car je me rendis compte que c'étaient des gens qui se livreraient et se convertiraient à notre sainte religion, par l'amour plutôt que par la force. Je fis donc donner à certains d'entre eux des bonnets de couleur et quelques colliers de verre qu'ils mettaient à leur

coup, ainsi que d'autres petits objets de peu de valeur, ce dont ils éprouvèrent un très grand plaisir ; et ils nus en restèrent tellement attachés que c'était merveille.

« On les voyait, après cela, venir à la nage jusqu'aux barques des navires, dans lesquelles nous nous trouvions, pour nous apporter des perroquets et du fil de coton en pelotes, des sagaies et beaucoup d'autres choses. Ils échangeaient tout cela pour certains petits objets que nous leur propositions, tels que de petits colliers de verre et des grelots. En un mot, ils prenaient tout ce qu'on leur offrait, et donnaient en échange, sans aucune hésitation, tout ce qu'ils possédaient.

« Cependant, il me sembla que c'étaient des gens très pauvres et démunis de tout. Ils allaient tous complètement nus, tels que leurs mères les avaient mis au monde, les hommes aussi bien que les femmes ; bien que, pour vrai dire, je n'en vis qu'une, qui était assez jeune. Tous ceux que je pus voir étaient jeunes, et aucun ne semblait avoir dépassé la trentaine. Ils étaient bien faits, bien bâtis de leurs corps et l'aspect agréable. Leurs cheveux étaient aussi gros que les soies d'une queue de cheval. Ils les coupaient court et les laissaient retomber par-devant jusqu'au-dessus des sourcils ; mais par derrière ils portaient des mèches, qu'ils laissaient pousser sans jamais les couper. Certains d'entre eux se peignaient en brun (leur couleur naturelle ressemble à celle des Canariens, c'est-à-dire qu'ils ne sont ni noirs ni blancs), d'autres en blanc ou en rouge ou dans d'autres couleurs, selon ce qu'ils peuvent trouver. Il y en a qui se peignent le visage, et d'autres, tout le corps, ou les yeux seulement, ou bien le nez.

« Ils n'ont pas d'armes, et ne savent pas ce que c'est ; car je leur fis voir des épées, et telle était leur ignorance qu'ils les saisissaient par le tranchant, en se coupant les doigts. Ils n'ont aucun objet en fer. Leurs sagaies sont des piques sans pointes de fer ; parfois, il en garnissent le bout d'un os de poisson et d'autres fois avec d'autres objets.

« Ils sont tous, sans exception, de grande taille et de bonne figure, et très bien faits de leur personne. J'en avisai quelques-uns qui portaient sur le corps des traces de blessures, et je leur demandai par signes quelle en était l'explication. Ils me firent alors comprendre qu'il y avait des hommes qui venaient jusque chez eux de certaines îles voisines, dans le but de les faire prisonniers, et que ces gens-là leur faisaient la guerre. Je crus alors, et je le pense encore, que c'était des gens du continent, afin de les réduire en esclavage.

« On doit pouvoir en faire des hommes de peine excellents, et ils ont l'esprit éveillé, car je vois qu'ils répètent tout de suite ce que je leur dis. Je pense donc qu'il sera facile de les convertir, d'autant plus qu'il me semble comprendre qu'ils n'avaient aucune croyance particulière. Si Notre-Seigneur le permet, j'en prendrai cinq ou six avec moi, au moment de partir d'ici, afin de les présenter à Vos Altesses, et pour qu'ils apprennent notre langue. Dans cette île-ci, je n'ai vu aucune espèce d'animal, à part des perroquets. »
Telles sont, jusqu'ici, les propres paroles de l'amiral.

Christophe Colomb, *Œuvres de Christophe Colomb*, Paris, Gallimard, 1961

La découverte des Indes

Le Nouveau Monde, dont l'existence échappait en ce temps-là à la sphère des choses historiquement connues, occupait au XVe siècle la position qu'occupe aujourd'hui et pour toujours le milieu du désert ou l'océan, empreints d'une vie singulière et obscure s'acheminant vers un accomplissement immaculé dans lequel nous n'avons nulle part. Or voici qu'en raison même des exploits maritimes de l'époque, les terres de l'Ouest ne purent conserver leur solitude plus longtemps ; fruit amer prédestiné, venu à terme, perversement, avant la fleur blanche de sa naissance, que la première traversée miraculeuse désola. Car c'est l'image de la perfection florale, pure, blanche, odorante et fragile comme la cire qui dépeint le mieux le périple vaniteux de Colomb, au regard de la pomme âcre et fielleuse qu'il devait révéler au monde plus tard.

William Carlos Williams, *Au grain de l'Amérique*, Paris, Christian Bourgois, 1980